



Xenia von TIPPELSKIRCH, *Sotto controllo. Letture femminili in Italia nella prima età moderna*

Roma, Viella, 2011, 301 p.

Isabelle Matamoros



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12001>

DOI : [10.4000/clio.12001](https://doi.org/10.4000/clio.12001)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Isabelle Matamoros, « Xenia von TIPPELSKIRCH, *Sotto controllo. Letture femminili in Italia nella prima età moderna* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 39 | 2014, mis en ligne le 15 août 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12001> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12001>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Xenia von TIPPELSKIRCH, *Sotto controllo. Letture femminili in Italia nella prima età moderna*

Roma, Viella, 2011, 301 p.

Isabelle Matamoros

RÉFÉRENCE

Xenia von TIPPELSKIRCH, *Sotto controllo. Letture femminili in Italia nella prima età moderna*, Roma, Viella, 2011, 301 p.

- 1 Cet ouvrage, issu de la thèse de doctorat de Xenia von Tippelskirch, s'ouvre sur des questions apparemment simples : que lisaient les femmes dans l'Italie des XVI^e et XVII^e siècles ? Qui étaient ces lectrices et comment lisaient-elles ? À partir de ces questionnements initiaux, c'est en réalité une tout autre histoire que nous propose l'auteure, celle d'une mise sous tutelle progressive de la lecture féminine dans le contexte de la réforme tridentine.
- 2 Spécialiste de l'histoire culturelle, l'auteure s'inscrit dans la lignée des travaux sur la lecture menés par Roger Chartier, en postulant une interaction constante entre textes et lecteurs pour mettre au jour des pratiques quotidiennes peu visibles dans les sources. Selon l'auteure, l'appartenance de genre est, au-delà des tous les autres marqueurs identitaires (statut social, âge, origine géographique), le plus pertinent pour l'étude des communautés de lecteurs, ici de lectrices. Ce double ancrage historiographique, histoire de la lecture et histoire du genre, lui permet ainsi d'interroger à nouveaux frais les sources inquisitoriales pour comprendre, et c'est là l'enjeu principal de ce livre, comment et pourquoi l'Église a encadré et contrôlé la lecture féminine, mais aussi de quelles marges de manœuvre disposaient les lectrices face à cette assignation de genre. Sa démarche – la recherche du détail, la « description

dense », la « pensée par cas » pour restituer la « polyphonie » des témoignages (p. 17) – se rapproche de la *microstoria* et s'avère adaptée au défi posé.

- 3 Pour étayer sa démonstration, l'auteure part de l'Italie du XVI^e siècle, et notamment de la région de Venise et de Rome, justifiant la dimension urbaine de son enquête par l'absence de sources rurales. Elle mobilise des fonds d'archives d'une grande richesse : sources inquisitoriales de la Congrégation de l'Index, sources judiciaires des tribunaux ecclésiastiques et laïcs, auxquels s'ajoutent des biographies, traités normatifs, représentations iconographiques, et un ensemble d'archives privées constitué d'inventaires après décès, de testaments et de lettres. L'ouvrage se décline en trois grandes parties : une première sur les pratiques de lecture en elles-mêmes (Où apprenaient-elles à lire ? Comment, pourquoi lisaient-elles ?) ; puis vient la question du contrôle de la lecture par l'Église via la construction du discours alarmiste sur la lecture féminine et la mise en place de l'Index. Enfin, l'auteure examine dans une dernière partie l'élaboration des représentations de la lectrice idéale et la définition de la bonne lecture, pensées essentiellement par des hommes.
- 4 La période étudiée coïncide avec l'augmentation du lectorat féminin et l'intervention systématique de l'Église à son encontre, deux mouvements jugés indissociables. Les possibilités d'apprentissage de la lecture, d'abord infimes, s'élargissent après la conclusion du concile de Trente en 1563 et le développement d'un réseau d'écoles dirigées par les congrégations religieuses. L'alphabetisation des garçons comme des filles augmente alors, mais paradoxalement, dans cette dynamique, la lecture occupe un rôle secondaire : le fondement de son enseignement, basé sur la mémorisation et la récitation, est subordonné à l'apprentissage de la doctrine catholique. Cependant, hors du temps et de l'espace scolaire, les femmes accèdent à la lecture et s'approprient les livres de multiples façons. À partir d'inventaires après décès ou de témoignages lors des procès, l'auteure dresse des portraits de lectrices. Qu'il soit transmis par héritage ou offert par un fiancé, le livre, dans sa matérialité, demeure aussi bien pour l'aristocrate que pour la lectrice modeste un objet précieux. On le manipule et on le conserve avec précaution, chez soi ou au couvent, lieux privilégiés de lecture. Les lectrices lui attachent aussi un fort pouvoir symbolique, voire magique, les plaçant dans une tension constante avec ce qui est licite et autorisé. Face aux tribunaux de l'Inquisition, les lectrices ou leurs accusateur.trice.s font état du sens donné à la lecture, tour à tour démonstration de la ferveur et de l'orthodoxie religieuse, soulagement de l'âme ou support de pratiques superstitieuses.
- 5 Quoi qu'il en soit, et c'est ce qui ressort de l'étude de ces discours multiples, personne ne met en doute la force de la parole écrite et la valeur performative du texte, qui expliquent comment une pratique quotidienne peut devenir suspecte. La mise sous tutelle du public féminin par la persécution, la prohibition et la création de l'imaginaire de la lectrice suspecte fait l'objet de la seconde partie, véritable clef-de-voute de la démonstration.
- 6 Pour exercer cette politique de contrôle, l'Église use de différents mécanismes. Les écrits des théologiens de la Congrégation de l'Index et les listes de livres mis à l'Index révèlent comment la « question féminine » devient fondamentale. La censure ecclésiastique se répercute sur la politique éditoriale : épuration des textes, correction sélective de passages, suppression de « *filoni litterari* » et invention de l'image de la « lecture séductrice » qui mène au vice et à la lascivité. Dès lors sont proscrits les romans de chevalerie, des fictions et plus généralement toute lecture « honteuse ». Le

cas du livre *Della dignità e nobiltà delle donne* de Bronzoni, dédié en juillet 1622 à Marie Madeleine d'Autriche, grande duchesse de Toscane, est à cet égard éclairant (p. 138). S'inscrivant dans la veine des dialogues amoureux de la Renaissance italienne, il établit, par des jeux rhétoriques, la supériorité de la femme sur l'homme. Dès décembre 1622, la Congrégation de l'Index demande de premières corrections portant sur des interprétations trop libres de l'Écriture Sainte. Jusqu'à sa dernière édition en 1632, le texte est progressivement épuré voire modifié (le titre de l'édition de 1632 est *Della virtù e del valore della donna*) pour se conformer au message diffusé par l'Église post-tridentine.

- 7 Par un jeu de miroirs (troisième partie intitulée « Specchi di lettrici »), l'action de l'Église en vient à définir ce que doit être la lecture idéale et à dessiner un nouveau canon littéraire. S'établit un répertoire de textes spécifiquement dédiés aux femmes, textes « rassurants et sûrs », comme on le lit dans certaines adresses aux lecteurs. La lecture doit mener à la méditation par l'*exemplum*, ce qui explique la profusion de *Vies* et de biographies de femmes pieuses. À partir de ces textes, véritables « programmes éditoriaux de diffusion des valeurs de la Réforme catholique » (p. 218), l'auteure montre la stylisation de la lectrice idéale. Qu'elle soit cultivée comme Veronica, dévote comme Marie de Portugal, princesse de Parme, ou mère au foyer comme Maria Veralli, la lectrice idéale est désormais celle qui arrive à lire, à comprendre le texte et à entretenir une conversation agréable sans contrevenir à ses devoirs d'épouse et de mère. La lecture ne conduit ni à l'éloquence ni à l'étude des Écritures. Dans ce périmètre étroitement délimité de ce qui est autorisé ou non, l'autonomie de la lectrice semble mince. Pourtant, grâce au livre de compte parsemé de notes de lecture de Maria Veralli Spada, une marquise romaine, l'auteure repère les signes d'une appropriation plus personnelle de ces textes et rappelle que la lecture, quelles que soient les normes et les assignations de genre contenues dans les textes, est aussi une expérience individuelle.
- 8 L'enjeu de l'étude des pratiques de lectures des femmes apparaît à la lumière de ces traces rares. En montrant la nécessité qu'il y eut d'encadrer la lecture féminine et l'émergence d'un « genre » de la lecture et des livres s'appuyant sur une théorie d'une différence hommes/femmes, l'auteure cherche non pas à distinguer lecture féminine et lecture masculine mais à analyser ces écrits comme moyen d'endoctrinement, de définition des rôles sexués, parfois de résistance. Autant de pistes pour une histoire genrée de la lecture.

AUTEURS

ISABELLE MATAMOROS

Université Lyon 2, UMR 5611 – LIRE

Université Paris Descartes, UMR 8070 – CERLIS